



PORTRAIT

UNE QUESTION DE CŒUR



Geneviève Patterson

genevieve.patterson@umontreal.ca

Avec l'arrivée d'Internet dans nos vies, l'information est continue et se propage de plus en plus vite. Ce moyen de communication est d'une grande utilité pour les journalistes de notre ère et ceux à venir, mais quels défis les attendent? Où s'en va l'information ? Pour Marie-Claude Lavallée, tout est une question de responsabilité, de justesse et surtout, de cœur.

Responsable dès le départ

Journaliste à l'antenne de Radio-Canada depuis 1983, Marie-Claude Lavallée a fait son baccalauréat en journalisme à l'université Ryerson à Toronto. Fonceuse, elle est débarquée dans cette ville à l'âge de vingt ans, ne sachant pas parler un mot d'anglais. Heureusement, seulement quelques semaines après son arrivée, elle s'est trouvé un emploi comme rédactrice à la salle de nouvelles de Radio-Canada, une station importante du réseau à l'époque : « *Dès mon arrivée à Toronto, j'ai rencontré quelqu'un qui travaillait là, j'ai été présentée à la direction et la semaine suivante, je commençais comme rédactrice dans la salle de nouvelles. Trois semaines plus tard, je faisais un premier reportage pour le téléjournal régional.* » Pendant toute la durée de ses études universitaires, Marie-Claude Lavallée était en ondes à Radio-Canada, soit au reportage, à la rédaction ou à l'animation de différentes émissions locales à la radio et à la télévision : « *Je bouchais les trous, finalement. Cela a été une école extraordinaire.* »



Photo: http://www.radio-canada.ca/television/les_rendez-vous_de_Marie_Claude/

« Il faut être en forme, être curieux, lire en masse, t'informer constamment (...) Être journaliste, c'est être étudiant à vie. »

Cette expérience lui a permis d'en apprendre davantage sur le domaine, en plus d'acquérir une responsabilité et une conscience que les autres jeunes autour d'elle ne partageaient pas nécessairement : « *Quand j'étais à Ryerson, j'ai toujours été la casseuse de parties, parce que j'étais consciente que, quand tu es en ondes le lendemain matin, c'est une responsabilité. C'est à tes risques et périls : si toi, tu préfères le faire pas en forme, tout croche, t'enfarger aux deux mots, les deux yeux dans le même trou et ne pas être concentré sur ton invité, c'est ton choix. (...) Il faut être en forme, être curieux, lire en masse, t'informer constamment (...) Être journaliste, c'est être étudiant à vie.* »

Vigilance pour la relève

Inquiète au sujet de la relève? Pas du tout. Marie-Claude Lavallée voit des jeunes travaillants : « *qui poussent, qui sont solides et qui sont bons. Il y en a tous les ans qui arrivent chez nous (N.B. : Radio-Canada), qui passent les tests d'entrée et qui sont excellents, autant dans leur écriture que dans leur parler.* » Ce qu'elle remarque à Radio-Canada comme ailleurs, c'est impressionnant, mais il reste qu'une certaine qualité de langage se perd. « *Moi parfois, je m'inquiète de ça.* »

En ce moment, Marie-Claude donne des ateliers d'écriture parlée à ses collègues à travers le réseau : « *Il n'est pas question de parler à la française. Au contraire, ce qu'on recherche, c'est une façon de communiquer avec des mots simples, directs, et bien sûr, sans fautes d'accord, sans erreurs de participants passés ou de verbes (...)* Puisque maintenant, tous les journalistes sont appelés à parler en direct, pour faire un boulot potable et décent, il faut que tu possèdes ta langue, c'est ton outil de travail. Alors, si tu n'as pas ça, c'est un grave problème. » Néanmoins, elle a de l'espérance pour l'avenir puisqu'elle voit les efforts que font les jeunes autour d'elle.

L'innovation du siècle

Au sujet d'Internet, la journaliste ne le cache pas : le web lui est d'une grande utilité et elle ne saurait s'en passer dans son travail. Toutefois, elle perçoit dans cette évolution technologique majeure une forme de paradoxe : « *Alors que nous avons accès à une multitude de données, tout va tellement vite dans le travail, dans la façon de faire de l'information aujourd'hui. Nous manquons souvent de temps pour fouiller nos sujets en profondeur.* » Cette technologie permet maintenant d'être en direct presque n'importe où, n'importe quand. Or, elle crée le danger d'aller parfois vers une information très superficielle.

« *Ma plus grande déception, c'est peut-être de voir que, parfois, l'information devient un peu un cirque. Des fois, j'ai l'impression que c'est de plus en plus un spectacle et de plus en plus du fast-food, donc ça me désole un peu.* » La technologie permet donc de gros progrès et une fabuleuse rapidité d'action, mais moins de suivi, d'analyse et de recul quand tout va vite, d'où le paradoxe.

Le cœur

Bref, Internet ou pas, le but principal reste que le message se rende au public, qu'il soit compris par ce dernier et qu'il le touche : « *Entre le moment où la nouvelle se passe et le moment où tu la reçois à la maison, ce que je veux, c'est qu'elle soit bien rendue, bien rédigée aussi. Que l'on n'invente rien, que l'on respecte les faits de façon sacrée et que le tout soit livré de façon vivante et avec cœur. Du sérieux, mais du cœur aussi pour que ça se rende aux gens.* »

L'important donc, c'est d'aimer ce qu'on fait, pour transmettre encore mieux l'information au public. Sans passion, le métier de journaliste n'avance pas.

